

ELISABETHVILLE, MON VILLAGE

Un passé lointain qui remonte à la mémoire

Collection « Comptes rendus »

Fondée et dirigée par Eddie Tambwe

Raphaël SENG A KITENGE

ELISABETHVILLE, MON VILLAGE

Un passé lointain qui remonte à la mémoire

© **L'Harmattan, 2009**

Paris : 5-7, rue de l'Ecole polytechnique, 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>

diffusion.harmattan@wanadoo.fr

harmattan1@wanadoo.fr

Kinshasa : 1025 Avenue By Pass

Kinshasa/Lemba, RDCongo

ISBN : 978-2-296-07072-1

EAN : 9782296070721

Un souvenir heureux est peut-être, sur terre,
plus vrai que le bonheur.
(Musset)

Avertissement

Il est des gens doués pour exprimer par écrit ce qu'ils ressentent. Il en est d'autres qui n'y parviennent qu'au prix de beaucoup de peine. Non qu'ils soient incapables d'écrire, mais justement parce que la transcription des sentiments et des souvenirs n'advient point sans nous arracher quelque douleur.

J'ai l'impression d'appartenir à cette dernière catégorie. Mais je ne saurai résister au désir, si titillant, de traduire, par écrit, mes souvenirs. Ainsi, pourrais-je, peut-être, léguer à la postérité un peu de cette histoire mienne plongeant dans la grande histoire de la République Démocratique du Congo. Pour ce désir donc et pour son handicap, je sollicite l'indulgence du lecteur...

I. LA PREMIERE ENFANCE

J'ai passé toute ma jeunesse et la majeure partie de ma vie à Elisabethville – devenue aujourd'hui Lubumbashi – où je suis né le 12 septembre 1928. Mon père Oleko Albert s'y était établi en 1920 lorsque, réquisitionné milicien par la Force Publique, il quitta Kiele Ohambe – Djulu, son village du Sankuru des Otetele, pour rejoindre le centre d'instruction d'Elisabethville. Fille des Songye habitant le territoire de Kongolo – qui fut le district de tanganyka-Moéro à l'époque des belges – dans le nord Katanga, ma mère, Mulongoy Bashula Louise, est du village de Kanyingwe dans la chefferie de Mubanga, près de l'ancienne mission catholique de Lubanda. De leur union sont nés deux garçons, mon frère Mulongoy Bashula Joseph et moi-moi-même.

Mon père a accompli toute sa carrière au Centre d'instruction de la Force Publique à Elisabethville. A cette époque-là, il eut la chance d'apprendre un métier et d'obtenir son diplôme de mécanicien en 1932. Ce qui lui avait valu l'élévation au grade de sergent qu'il gardera jusqu'en 1935, année au courant de laquelle il quitta la Force Publique.

Nous habitons le Camp Major Massart, ainsi dénommé en honneur à l'officier belge qui le commandait. La vie y était organisée dans la discipline et la stricte rigueur de l'armée, le clairon sonnait le réveil au à 5 heures, et le coucher à 21 heures. Petit, je m'amusais à suivre les activités journalières des soldats. Je les voyais répondre à l'appel où, pour des raisons que j'ignorais, les malchanceux recevaient, couchés à terre, la fameuse chicotte, tandis que d'autres étaient enfermés aux cachots pour quelques jours. A la fin, venait la traditionnelle séance de gymnastique, suivie des tâches du jour, par secteur ou par métier.

Je m'intéressais beaucoup à la *compagnie de musique*, dont la tâche journalière était faite d'entraînement et de répétitions. Je jubilai pendant les vacances, la période idéale pour me prélasser autour de leur kiosque. J'obéissais à contre cœur au soldat qui nous ramenait à la garderie d'enfants, située dans l'actuelle école des filles du Sacré Cœur

d'Elisabethville, où, tous les matins, on nous distribuait du lait, des biscuits ou des gâteaux.

En 1935, mon père étant retourné au village après son service militaire, nous sommes restés avec notre mère à Elisabethville. Nous avons quitté le camp Massart pour habiter la commune Albert (Kamalondo) à la cité indigène. Nous étions inscrits à l'école Saint Boniface, l'école des garçons, dirigée par les Pères bénédictins. Comme à l'école gardienne, nous recevions tous les jours de la bouillie de riz au lait, des arachides, etc. A cette époque, non seulement l'école était obligatoire, mais surtout, on y servait à manger, sans compter d'autres réels plaisirs, à l'instar de l'apprentissage des sports, de l'athlétisme et du football.

A cette époque, l'établissement ne disposait que de deux bâtiments, érigés face à l'Eglise Saint Jean. Le bâtiment de gauche abritait l'école primaire, l'école moyenne et le Foyer Saint Jean. Ce foyer disposait d'une salle de cinéma, d'un bar et d'un local pour les scouts, l'ensemble faisant face à l'avenue Sankuru qui mène vers la Kafubu (Mission des Salésiens) et vers la Rhodésie du Nord. Nous recevions tout de l'école : crayons, touches, ardoises, porte plume, encre, cahiers et livres. Les bancs n'avaient jamais manqué. Des policiers sillonnaient la cité indigène et tout enfant surpris en vagabondage était immédiatement arrêté et conduit à l'école. Ses parents encouraient de lourdes pénalités, allant jusqu'à l'emprisonnement.

Malgré tous les plaisirs que nous offrait l'école, et faisant fi des risques de l'escapade, nous adorions faire l'école buissonnière, pour chasser les oiseaux, jouer de la musique, etc. Je me souviens avec plaisir que, pendant la deuxième guerre mondiale 1939-1944, tous les livres de français à l'école venaient du Canada. Au verso de la première page, était imprimé l'hymne national canadien, en notes musicales. Fort de mes connaissances en musique acquises au camp militaire, j'en avais profité, pour apprendre à mes condisciples cet hymne :

« *Oh ! Canada, terre de nos aïeux ...* »...

Dieu protège nos foyers et nos droits.

II. CITE INDIGENE CENTRE EXTRA-COUTUMIER

La commune Albert n'était pas très vaste. Elle fut l'unique Centre Extra Coutumier (cité pour indigènes), ainsi dénommée pour la différencier des camps des travailleurs de l'Union Minière et de ceux de la Compagnie de chemin de fer BCK. Plus tard, sont venus se greffer les camps Amato & Frères, Banque Belge d'Afrique et Banque du Congo Belge, érigés par ces entreprises pour leurs agents.

L'actuelle commune Kamalondo se limitait à l'espace compris entre l'avenue circulaire, le camp de la Compagnie Foncière du Katanga (COFOKA) et l'avenue des Sports, du célèbre *Ellingio Bar* jusque chez le menuisier *Kaseke*. En face, s'étendait le « Witika », la brousse séparant la cité indigène des camps de la police et des agents de l'Etat, près des bureaux du Centre. Entre ces bureaux et le marché de la Cité, seront érigées, vers 1937-1940, de belles maisons pour indigènes évolués, ainsi qu'un bureau de poste et un tribunal.

Le premier Chef du Centre, nommé par l'autorité coloniale en 1938, fut Albert Kabongo, de la tribu Luba du Kasai. Avec ses maisonnettes aux toits de tôles du ramassis, Bikopo était un quartier populaire, à la périphérie sud de Kamalondo. Il abritait un centre d'attraction où nous allions le dimanche assister aux danses folkloriques des différentes ethnies, notamment :

- les « *Banguelos* », les légendaires tambourineurs originaires du lac Banguelo;
- les *Tshokwe* dansant masqués sur des raides cordes tendues entre deux poteaux ;
- les *Kanyoka* aux flûtes en roseaux (*instrument que j'ai vu plus tard au Mexique*) ;
- les « *Songye* » dansant avec leurs « *Kalengula* », les célèbres masques ayant, notamment, inspiré le peintre Picasso ;

- les Nyassalandais¹ dont les danses rythmées exécutées avec génie par les enfants de la cité – habillés en « safari kaki », coiffés d'un fez, la canne à la main, etc. – étaient tout aussi admirables ;
- les *Tabwa* appelées aussi « Kalela », dont où le danseur constituait, à lui tout seul, un orchestre : le tam-tam sur les avant-bras contre la poitrine, castagnettes aux mollets et aux chevilles, l'artiste chantait et dansait sans accompagnateurs... il fallait le voir !;
- les Luba et les Hema dont les danseurs font la fierté des groupes d'animation du Katanga jusqu'à ce jour.

Kamalondo, c'était aussi la piscine construite par les prêtres aux pieds du bâtiment abritant l'école des filles, près de la statue de la Vierge. Elle était alimentée par l'eau d'une source enfouie dans une forêt d'eucalyptus constituant un *no man's land* entre la commune Albert et l'aire réservée à la cité des infirmiers, des gardiens de prison et l'hôpital pour indigènes, « Prince Léopold », devenu aujourd'hui l' *hôpital Sendwe*. Plus loin, en direction de la ville, s'élevaient la célèbre prison de *Kasombo*, les laboratoires de médecine vétérinaire et la mission protestante. Comme son nom l'indique, l'avenue *Limite sud*, séparait la cité des Blancs et de celle des Noirs. Les Congolais ne pouvaient franchir cette ligne après 18 heures, au risque d'aller tout droit « chez Kasombo ».

¹ Au Katanga, les Nyassalandais étaient l'équivalent des « cost-mens » à Léopoldville. Originaires de la Rhodésie du sud, ils étaient recrutés par l'UMHK pour occuper les postes – comme ceux des sténographes – pour lesquels les Congolais de l'époque n'étaient pas qualifiés. Aujourd'hui encore, bien des Congolais du Katanga descendent de ces pionniers, dont les plus illustres furent sans conteste, Sapwe Pius, originaire de l'actuel Malawi, et ancien Inspecteur Général de Police au Congo, les joueurs de football Léon Timofi et Saïdi, Kibwana Bernard, Anderson, etc.

III. ECOLAGE

Saint Boniface, la célèbre école ayant fourni au pays nombre de cadres indigènes de grande valeur à tous les niveaux, était bâtie dans la commune Albert. Parmi ses premiers diplômés, sortis en 1932, on comptait Ildefonse Mukadi ayant, dans sa carrière fulgurante, assumé les fonctions de Directeur Général de la Regideso/Sud, à Lubumbashi en 1960. Leur formation était essentiellement basée sur la dactylographie et l'écriture, pour le besoin de l'administration coloniale.

Le programme de quatre ans de l'école moyenne avait ajouté une formation générale ainsi que des notions de géométrie et d'algèbre. Ce programme fut complété en 1948 par deux années supplémentaires, pour créer le Cycle Long, au cours duquel s'enseignait *le flamand comme la deuxième langue obligatoire*. Les premiers récipiendaires obtinrent leurs diplômes en 1950. L'unique section était la « commerciale ». On y introduisit également, pour les besoins du CSK et de l'UMHK, une section des *topographes géomètres*, qui ne délivra de diplômes qu'à une seule promotion. A Jadothville, l'école St François Xavier avait formé aussi une promotion de *topographes* comptant parmi ses diplômés les noms de *Norbert Kabwe, Paul Matamba, André Kabongo-Mudiay* et bien d'autres.

X

X X

Faut-il le redire ? J'étais très tôt fasciné par la musique. En 4^{ème} année primaire, un heureux hasard me permit de m'y appliquer dans la fanfare de l'école. En effet, un de mes aînés de classe, dont les parents dont les parents louaient une partie de notre concession, vint un jour à la maison avec son instrument pour s'exercer. Je le regardais s'essouffler sans

succès sur son clairon. Comme je me moquais de lui, il me tint au collet :

- *Petit, peux-tu jouer de cet instrument toi ?* me menaçait-il.

Et moi de répondre :

- *C'est facile !*

Alors, il me colla son instrument, m'intimant de souffler dedans. Je pris le clairon et, comme par enchantement, en sortis des sons clairs et nets. Il n'en crut pas ses oreilles. Le lendemain, il en parait au Père Lamoral, le Directeur de l'école. On vint me chercher pendant les cours. J'étais en 4^{ème} primaire, tandis qu'à l'exception des tambours et des cymbales, tous les autres instrumentistes étaient à l'école moyenne. Devant le Père Directeur, on me remit un clairon. Je réitérai mon exploit avec une facilité déconcertante. Séance tenante, la décision fut prise de m'inscrire parmi les apprentis musiciens de l'école. Cette belle opportunité m'aura permis d'apprendre à lire la musique, à tel enseigne que, deux ans plus tard, j'étais déjà, à mon tour, répétiteur pour les nouveaux. Ayant maîtrisé le clairon, je jouais déjà avec dextérité de la trompette. J'étais devenu un membre indispensable de l'orchestre et ne pouvais m'absenter des concerts. Même indisposé, on venait me réquisitionner à la maison.

Dans les années 1940-1950, la fanfare prit l'habitude de jouer au stade Léopold II et d'agrémenter, les dimanches et jours fériés, les matchs de foot qui s'y livraient. A chaque but marqué, la fanfare entonnait un morceau qui enthousiasmait les spectateurs et émoustillait les joueurs. L'entrée du stade étant devenue payante, j'avais droit à dix francs par séance, soit quarante francs par mois. Ce qui constituait une belle aubaine pour l'écolier que j'étais.

A la même époque, un concours de musique chorale fanfares était organisé annuellement. Il se déroulait à la grand'place de la poste, en face du ciné Palace où siégeait le jury. Les morceaux à interpréter étaient imposés à tous les orchestres, à savoir : Saint Boniface, Kafubu, UMHK, BCK

et Kipushi. Etant professionnelle, l'orchestre militaire était toujours hors concours. Nos concurrents de l'UMHK et de la BCK avaient l'avantage d'être conduits par des chefs de fanfare belges, formés dans des écoles de musique en métropole. Notre entraîneur, *Lukonga Michel*, était par contre un autodidacte. Néanmoins notre fanfare gagnait souvent la meilleure place à la sélection.

X
X X

A l'école, les leçons de gymnastique s'effectuaient sur le stade, sous la direction des militaires : athlétisme, lancement de poids, de javelot et de disque, course à pieds, saut en longueur, en hauteur et à la perche, etc.

Ce stade, nous l'avions pratiquement creusé de nos mains, avec, de temps en temps, l'appui de quelques bulldozers que nous avions surnommés « *Mazembe* ». C'est ainsi que, plus tard, le sobriquet de *Mazembe*, devenu célèbre, fut attribué à l'équipe de football des scouts et routiers, qui était réputée raser sur son passage toutes les autres formations, à la manière d'un bulldozer. C'est à cette époque qu'une discipline sévère nous fut inculquée. Par exemple, le moindre retard à l'école ou à la messe constituait un motif valable pour l'exclusion de l'école. Beaucoup de nos brillants condisciples n'ont pas pu achever leurs études pour ce seul motif.

Certains étaient renvoyés uniquement parce que, par excès de zèle, le missionnaire ayant humé nos bras, s'arrêtait devant un suspect et décrétait : « *Toi, tu sens la fille !* » C'en était fini ! L'élève était renvoyé sans aucune autre forme de procès. En réalité, les condisciples qui avaient des sœurs, mais n'avaient ni vareuse ni manteau pour se protéger du froid du Katanga, se couvraient du pagne de leur mère ou de leur sœur, dont ils se débarrassaient en entrant en classe. D'où *l'odeur d'une fille !*

X
X X

Nous reviendra toujours, le souvenir des aînés de l'année scolaire 1942-1943, décrétée *année blanche*. En effet, tous les finalistes, notamment *Georges Mutuale Alphonse Bulaimu*, *Jean Marie Pweto*, etc. étaient renvoyés pour le seul motif de s'être vêtus de blanc (chemise, culotte courte, chaussettes et pantoufles de tennis) pour se rendre au « salut », comme on appelait alors l'office religieux. L'école ne délivra point de diplôme cette année-là, et ce fut un évènement. Les finalistes étaient accusés de faire la cour aux filles.

X
X X

On se rappellera encore des scènes inoubliables, comme celle-ci : en plein cours, on s'aperçoit que les militaires ceinturent l'école et on se demande avec anxiété ce qui se passe. La porte s'ouvre et un capitaine belge entre; tout le monde se met debout.

- *Y a-t-il un élève sorti pour les toilettes ?*
- *Non monsieur, tout le monde est là.*

L'officier passe devant chaque élève, s'arrête devant un condisciple qu'il inspecte avec minutie : *Toi, débout ! Lève ton bras !* L'élève s'exécute. Le capitaine regarde ses aisselles :

- *Tu as des poils ! Bien mets-toi au tableau.*

Il passe au suivant et poursuit sa ronde. D'un « poilu » à l'autre, il recrutait autant de soldats lettrés qu'il lui plaisait. Et les études étaient finies pour ces copains. Le peloton sortait avec son troupeau de recrues, la porte claquait derrière lui. Le professeur nous priait de nous asseoir et les cours continuaient comme si de rien n'était. Par les fenêtres, nous regardions avec consternation nos collègues s'en aller, escortés par les soldats. Nous avons le pénible devoir de

prévenir les parents de ces amis « appelés » à servir sous le drapeau.

X

X X

De dizaines d'années plus tard, alors que je prenais quelques verres de bière avec des amis dans le fiévreux quartier Matonge à Kinshasa, quelqu'un vint me bander les yeux avec un foulard. Je me retournai, il enleva son foulard et, complètement abasourdi, je reconnus mon vieux camarade Musonda Ildefonse, soldat militaire en permission, que je n'avais plus revu depuis le rafle des recrues dans nos écoles.

Le cas le plus aberrant était celui de notre condisciple Kasongo François, qui, en 1950, avait achevé brillamment ses 6 ans d'études post-primaires dans la première promotion de cycle long du secondaire. Il avait trouvé un emploi dans une banque locale et travaillait déjà lorsque, quelques mois plus tard, le Père Directeur s'enquit de ses nouvelles. On lui répondit qu'il travaillait à la BCB, la Banque du Congo Belge. S'étant aperçu qu'il avait « oublié » de l'affecter au service militaire, le révérend Père alla carrément au camp militaire alerter l'officier de service, qu'il emmena à la banque, où ils se saisirent de notre condisciple. Ce dernier fut arrêté, sorti de la banque, à la grande stupéfaction de tous les commis, et emmené au camp militaire où il fut incorporé. Il n'était bon que pour l'armée, lui qui, dans une rédaction en classe, avait osé dénoncer l'exploitation de la main d'œuvre indigène à la quelle se livrait l'union minière, en prétextant l'amour du cavalier et du cheval.

Plus tard, il nous fut donné d'assister, non sans un pincement au cœur, au mariage religieux de ce camarade, en tenue militaire, la veste à boutons fermés jusqu'au cou, le ceinturon à la taille sur la veste, les culottes courtes, avec bottines, bandes molletières et fez à la tête. Kasongo François était le mari de Blandine, la jeune sœur de Joseph Kahamba, futur Ambassadeur et Ministre de la République.

IV. MES AMIS LES MULATRES

Nous sommes en 1^{ère} année moyenne en 1944. Comme d'habitude, nous retournons en classe, après la récréation. Voilà qu'immédiatement, surgit la camionnette de l'administrateur de la population blanche, suivie d'un camion de policiers, qui pénètrent dans la cour. L'administrateur belge descend, entre dans chaque classe et en sort tous les enfants mulâtres qu'il embarque à bord du véhicule de la Police, sous nos regards inquiets et interrogateurs. Les amis mulâtres sont convoyés au bureau de la population blanche au Centre Ville, où commence, pour chacun d'eux, un interrogatoire inattendu :

- *Toi, tu t'appelles comment ?*
- *Ngoy !*
- *Tu es né quand ?*
- *En 1935*
- *Le nom de ton père ?*
- *Je ne connais pas ...*
- *Tu es né où ?*
- *Je suis né à Bunkeya, dans le territoire de Lukafu*
- *Qui était Administrateur de territoire ?*
- *Je ne le connais pas.*

L'administrateur suspend son questionnement pour compiler les fiches des fonctionnaires blancs ayant œuvré à cette époque à *Lukafu*. Il s'arrête sur une fiche et lit : *VandeBroeck*. Il tire sa conclusion : *Tu es le fils de VandeBroeck !* Et d'office, il établit la carte d'identité belge pour le petit Ngoy.

Et la série continuait...

L'après midi, vers 14 heures, la camionnette et le véhicule de police ramènent les enfants mulâtres à l'école. Chacun retourne dans sa classe... Fièremment, ils nous présentent leur nouvelle carte d'identité et leur nouveau nom ! Et le condisciple que nous appelions Ngoy de dire :

- Désormais je me nomme VandeBroeck !!! du nom de mon père...

Bien plus tard, après l'indépendance du Congo, vint Mobutu qui, dans une réunion du Comité central du MPR, décréta : « *Tous les mulâtres qui se disent congolais, doivent porter un nom exclusivement congolais ! Que celui qui ne le fait pas, garde le nom et la nationalité de son père !!!* »

Et nos frères mulâtres redevinrent des *Masamba*, des *Katako*, des *Massengo*, des Ngoy et autres Ngalamulume.

V. Jean-Baptiste KIBWE – UN SCOUT EXEMPLAIRE

Je ne voudrais pas conter la vie d'un homme, mais les bribes de souvenirs que je garde de Jean-Baptiste Kibwe au cours de la vie scolaire. En tant que scout et musicien, je l'avais connu, depuis mon jeune âge, dans la fanfare de l'école où il jouait « *premier bugle* » et moi « *baryton* ».

A la chute de Rome, en 1944, la fanfare de notre école avait parcouru toutes les grandes rues de la ville, aux côtés de celle des militaires et de tous les orchestres de la ville d'Elisabethville, pour célébrer la victoire des alliés sur les allemands et leur allié Mussolini. Pour conspuer les Italiens, des foules déversaient d'énormes quantités de macaroni le long des rues que nous traversions fièrement, au rythme de notre fanfare. Le beau spectacle ! ...

Pourtant, le fait autrement mémorable restera cette leçon de stoïcisme que nous avait administrée Jean-Baptiste Kibwe. Dans la cour de récréation, on joue à la balle, lorsque Kibwe heurte un autre élève qui se fâche et le couvre d'injures. Kibwe s'arrête et le toise. Au lieu de continuer son jeu, l'arrogant fait face à Kibwe, qui ne bouge, et lui allonge une gifle retentissante sur la joue gauche. Comme nous aimions la bagarre et le « *kibunu* » (coup de tête), nous nous attendions naturellement à la riposte de Kibwe. Déjouant tous nos pronostics, J.B. Kibwe lui tend stoïquement l'autre joue. Abasourdi, l'autre n'a plus le courage de réitérer son exploit. Tous, médusés autour de deux protagonistes, nous applaudissions frénétiquement J.B. Kibwe, le Scout !!! J'avais vécu un tel acte pour la première et l'unique fois.

Pendant longtemps, J.B. Kibwe était resté le modèle de discipline et de concorde entre élèves. Adulte, il était devenu l'arbitre impartial, redouté de toutes les équipes de football,

car, disait-on, « *il n'est pas monnayable, celui-là, à l'instar de tant d'autres...* ».

Il faut reconnaître et ajouter, par ailleurs, qu'en tant que militant politique, Jean Baptiste était redoutable. Sa discrétion pourrait faire oublier qu'il était, en réalité, la deuxième personnalité du Katanga indépendant, bien plus haut que le ministre Munongo, populairement reconnu comme *l'homme fort*. N'était-ce pas lui, Jean Baptiste, qui prononça la déclaration de l'indépendance du Katanga, la nuit du dimanche 11 juillet 1960 !

VI. LES CHANTEURS A LA CROIX DE CUIVRE

A notre école, l'Institut St Boniface que dirigeaient les Pères Bénédictins, la chorale avait une très grande importance. Tous les enfants apprenaient le chant dès l'école primaire. Aussi, arrivé au secondaire, on était tout naturellement choriste, la musique grégorienne n'ayant plus de secret pour personne.

En 1947, Anschaire Lamoral, le Père Directeur, musicien-organiste, assisté par Joseph Kiwele, musicien-organiste également talentueux, prépara les chansons en prévision de l'arrivée du Prince Régent de Belgique au Congo Belge. En l'honneur de la Belgique, Joseph Kiwele composa plusieurs chants mettant en relief les noms des villes de ce pays. Nous faisons les répétitions dans l'enceinte même du stade Léopold II. Nous étions près de dix milles enfants. Le jour venu, vers 20 heures, en présence et en l'honneur du Prince Régent, la grande chorale d'enfants dirigée par Joseph Kiwele avait exécuté, dans une harmonie pleine d'enthousiasme, des hymnes dignes des meilleurs compositeurs du monde, sous le regard admiratif du gouverneur belge du Katanga, de tous les administratifs belges et des hauts dirigeants blancs des grandes entreprises d'Elisabethville.

Le lendemain, une grande messe était dite en la cathédrale catholique SS Pierre et Paul d'Elisabethville, par son Excellence Mgr J. Félix de Hemptine, en présence du Prince Régent de Belgique. Cette fois, la *Chorale des chanteurs à la croix de cuivre* était dirigée par le R.P. Anschaire Lamoral, Joseph Kiwele étant aux orgues. Après les chants rituels exécutés en polyphonie, nous avons chanté *l'alleluia de Haendel* comme point d'orgue.

C'était la toute première fois que cette mélodie- *alléluia de Haendel* – était exécutée au Katanga. Applaudissements et

félicitations nourris fusèrent de toutes parts, de l'autorité provinciale et de Mgr de Hemptine, conférant de la fierté à nos dirigeants, sous les ovations du public présent à la cérémonie. Emmerveillés par la virtuosité de ces petits noirs, les officiels belges décidèrent d'offrir une tournée européenne à la chorale *Les chanteurs à la croix de cuivre*. Mais le destin voulut que le Père Lamoral tombât malade et s'en allât trop vite dans l'au-delà.

L'organiste Joseph Kiwele fut le seul invité en Belgique pour se perfectionner au Conservatoire de Liège. A son retour, il reprit sa charge d'enseignant à St Boniface, jusqu'en 1960. Il fut nommé ministre de l'Education au sein du gouvernement de Moïse Tshombe, Président du Katanga.

VII. LA SAISON SECHE A ELISABETHVILLE

Le froid d'Elisabethville est bien connu et très redouté. Dans un climat sec, à près de 1350 mètres d'altitude, il agresse douloureusement la peau. La nuit, la température atteint souvent zéro degré. Le matin, il gèle. Comme une couche de farine tamisée, la rosée couvrait les herbes. Aller à l'école devenait un vrai calvaire. A défaut de manteau ou de cette vareuse lourde – qu'on appelait *chobobo* – dont se couvraient les enfants privilégiés des ouvriers de l'Union Minière, du BCK, des policiers ou des soldats, nous autres, enfants de la cité luttant pour la survie, avons inventé notre moyen de protection. Nous ficelions des journaux sur tout le corps, mettant la chemise par-dessus cet original blindage. C'était notre armure contre le froid.

Nous marchions pieds nus. Il nous arrivait donc de buter contre des pierres et de nous écorcher les ongles. Dans l'immédiat, on ne sentait pas de douleur, car les pieds étaient gelés. Mais en classe, vers 10 heures, dès que le soleil commençait à chauffer, le sang se mettait à couler. C'est alors que, très aiguë, la douleur se faisait sentir.

Pendant les cours, nos bouches étaient cousues. Les lèvres sèches se fendaient, si bien qu'il nous arrivait de prononcer « *Omen* » au lieu de « *Amen* ». Portes et fenêtres devaient rester hermétiquement closes. Malheur à ceux qui se plaçaient à l'entrée, près de la porte, car chaque fois que quelqu'un entrait ou sortait de la classe, ils étaient fouettés par le vent froid...grrr !!!

Nos nez coulaient en permanence. Comme de la fumée, nos bouches dégageaient de la buée à chaque expiration. Piqués par le courant d'air, nos yeux ressemblaient à ceux des Chinois, et ils étaient toujours larmoyants. Seuls quelques condisciples privilégiés – rares, il est vrai –, les enfants des boys logés dans les annexes des maisons de leurs patrons

blancs, les *bwana*, héritaient des familles des employeurs de leurs pères des vestes, des pantoufles ou des chaussures de seconde main. Leur statut social était vraiment enviable.

Malgré tout, face à la catégorie la plus exposée, les *veilleurs de nuit* qui subissaient le froid dans toute sa rigueur, nous pouvions nous considérer comme des princes. Régulièrement, on signalait, de-ci, de-là, une sentinelle retrouvée morte, gelée. Dans la cité, on enregistrait beaucoup de décès par asphyxie. En saison sèche, il était de coutume de chauffer l'habitat au charbon de bois (*makala*) dans un brasero (*mbabula*). Pendant le sommeil, l'inhalation du gaz produit par le feu au contact avec le ciment est mortel.

Vers 1940, le Centre avait adopté le système d'enlèvement d'immondices sur des charrettes tractées par des ânes ou *donky* – croisement d'une ânesse et d'un cheval. L'activité débutait vers 3 heures du matin. Fréquemment, une triste nouvelle se répandait au matin : « *on a retrouvé un cocher mort de froid sur sa charrette* ».

En cette période, le vent répandait la terreur à Elisabethville. Les tourbillons étaient si forts que dans notre quartier appelé « Bikopo », il était courant de voir les toitures de tôles fabriquées avec des fûts déployés, arrachées et projetées plusieurs mètres loin des baraques qu'elles couvraient. Ces tourbillons, visibles à distance, s'élevaient si haut que, parfois, ils donnaient l'impression d'être accrochés aux nuages. Dans ce quartier, qui tire son nom des *Nyasi* – ces feuilles d'herbes fort tranchantes utilisées pour couvrir les toitures de la majorité de maisons –, nous avons vécu plusieurs scènes d'incendies spectaculaires.

A cette époque, cette commune qui s'appellera plus tard la Kenya, se dénommait *Nyasi (paille)*. Comme par malheur, ce lotissement se trouvait dans l'intersection du triangle du chemin de fer qui mène vers la Rhodésie du Nord et des usines de l'Union Minière. Le secteur était donc en perpétuelles activités de locomotives à charbon. Avec le vent fort, les déjections de locomotives se répandaient en l'air en petites étincelles de charbon qui, entraînées par le vent